

INNOCENT OU COUPABLE, JE DOIS
SAVOIR. ALORS DU PLUS PROFOND
MON CŒUR QUE JE
PUISSE ALLER, JE TROUVERAI TOUT
PRISONNIER AU FOND
L'OBSCURITÉ UNE RÉPONSE À
MATHIEU VIVION
LA QUESTION DE MANIÈRE CLAIRE,
LIMPIDE : *OUT*, JE SAIS !



les éditions du Panseur

MATHIEU VIVION

MON CŒUR
PRISONNIER



Les éditions du Panseur

DU MÊME AUTEUR :

Le Sorcier Blanc (Le Panseur, 2023 ; Points, 2024)

Illustration de couverture :

Enfant Terrible ©Jonas Fisch, 2024

#30

©LES ÉDITIONS DU PANSEUR, 2026

DÉPOT LÉGAL : MARS 2026

ISBN : 978-2-490834-30-3

www.lepanseur.com

«N'attendez pas le jugement dernier,
il a lieu tous les jours.»
Albert Camus, *La Chute*.

CHAPITRE 1

À cette «question» qu'on me pose, et je souligne «question» parce que je sais que ce n'est pas une simple question, c'est un reproche, parce que *oui*, on cherche déjà à me faire admettre la faute avec cette question idiote que me pose cet homme en uniforme, un bien bel uniforme d'ailleurs, ah ça! bien propre, bien cintré, bien comme il faut, *oui*, tout bien comme il faut, le... le costume du bien, bien plus brillant que lui d'ailleurs, lui qui me... qui me regarde d'un air faussement calme, comme s'il savait mieux que moi, c'est... c'est quand même dingue la facilité qu'ont les flics à prétendre tout savoir mieux que tout le monde, putain, et moi... moi, je réponds avec ce qu'il me reste de force et de lucidité :

— Je ne sais pas. Je ne comprends pas. Je vous assure que je ne comprends pas.

Et le gars me dit :

— Écoutez, c'est simple, monsieur. Je vous le demande encore une fois : la barrière était-elle ouverte ou fermée ?

Moi, j'en sais rien. Voilà. C'est tout ce que j'ai à répondre. Je sais juste que ce n'est pas ma faute. Je veux juste le convaincre de mon innocence et... et je pars dans une grande tirade, même si je ne devrais pas, parce que ce monologue m'accuse. Il marque mon manque de discernement. Il me rend un peu fou et anxieux et fatigué.

Je suis au commissariat depuis des heures et j'ai froid et j'ai faim et j'ai l'impression de tourner en rond avec leur question. Alors je dis :

— J'oublie tout, monsieur. Il faut me pardonner. Me pardonner. Vous savez, dans mon évier, et je vous comprends, dans ces cas-là, on dit souvent «à qui la faute?», on cherche à trouver un coupable, et dans ces cas-là, c'est certain, c'est couru d'avance, je suis celui que tout désigne, le coupable idéal. Je sais aussi que ce que je vais vous dire n'aura aucun sens, aucun. Mais, dans mon évier, monsieur, s'entassent des casseroles sales. Des cuillères pleines de sauce sèche, de pâte à crêpes et de confiture. Des verres tachés de moisissures. Il y en a partout. À ras bord, comme on dit. Ça dégueule

de partout, hein, c'est ça qu'on dit? Dégueule? Enfin, je ne veux pas être vulgaire et je sais que tout ça devrait être rangé. Et *oui*, vous auriez raison de me reprocher de ne pas faire ce qu'il faut. L'autre jour, même chose, vous savez, et vous allez rire, j'ai retrouvé une pomme dans le bac à légumes du frigo. Elle était toute molle et ratatinée, et je me suis trouvé idiot. C'est vrai, pourquoi avoir un bac dédié à la conservation des légumes si c'est pour faire pourrir un fruit à l'intérieur? C'est stupide. C'est stupide, **non**? Résultat, monsieur, la pomme n'était pas à sa place. Je parle d'une pomme, mais je pourrais aussi très bien vous parler du livre qui s'émiette dans la douche, du ventilateur qui rafraîchit la cuvette des toilettes, de l'horloge, la seule horloge qui indique l'heure à la maison, mais dans le garage, puis du... du carton de parapluies dans mon dressing... et je sais bien que rien de tout ça n'est à sa place. Alors, on aurait raison de m'accuser de tous les maux de la terre, comme vous le faites. Je suis d'une maladresse malade, voilà, excusez-moi pour cela. Pardon. Pardon, *oui*, que rien, dans ma vie, ne semble logique. D'accord. Je m'excuse! Mais que ce soit ouvert ou fermé, monsieur, quelle importance, au fond? Parce que, vous voyez... on pourrait

aussi poser la question comme ça : ouvert ou fermé, qu'est-ce que ça change? Et si Joëlle avait été là, elle vous dirait qu'il faut me pardonner et que... Elle dirait... elle dirait que ma vie n'est pas qu'un désastre. Que j'ai toujours essayé de bien faire, de me battre. De me battre et de tout faire pour que la vie lui semble plus juste, plus belle, plus... je sais pas moi... plus soutenable? De tout faire pour qu'elle-même trouve sa place, voilà, au milieu des autres, sans forcément la mettre dans une case. Aménager le désordre pour éviter que la crasse ne se voie de trop. Voilà, le sacrifice que l'on fait par amour pour son enfant. Je voudrais que vous pensiez à ça. Je voudrais que vous notiez ça, maintenant, sur votre ordinateur.

En réalité, l'homme, ce flic, je le vois bien, c'est un juge, et il ne pianote que ce qui lui semble utile. Je ne veux pas avoir de problème, mais ses doigts et son esprit ne comprennent pas. Ils ne comprennent pas l'importance de ce que je dis. Il est lent, d'une lenteur presque agaçante. Chacune de mes phrases devrait lui arracher, je ne sais pas moi, un peu de compassion, un regard attendri, rien qu'une attention particulière, un peu d'humanité quoi, mais il ne

fait que m'imposer le bruit déplaisant de son clavier. Il m'agace, c'est vrai. On peut dire ça d'un policier, d'un juge ? **Non, non**, vraiment, si je dis ça, je vais avoir des ennuis. Je ne veux pas d'ennuis, plus d'ennuis.

Lorsqu'il ne sait plus quoi écrire, le flic se raccroche à sa collègue, assise de l'autre côté de la pièce. Ils sont exaspérés. C'est un concert de bruits déplaisants : un claquement de langue, une série de *ffff* lancée entre leurs dents, l'ongle qui frotte contre le pantalon, l'autre qui tape lourd sur sa cuisse... Les deux flics me laissent au silence, ils laissent le silence faire son effet, comme s'il pouvait me faire craquer. Je n'ai rien à dire de plus et je regarde les posters affichés dans le bureau.

En réponse à ma passivité, le flic dit :

— Bon, bon, bon. Bien, bien, bien. Hé bien, je ne sais pas où on va aller comme ça.

Je me rassure en constatant qu'ils sont tout aussi perdus que moi. La barrière était ouverte ou fermée ? Alors, à cette question qui revient, toujours qui se cogne contre mes souvenirs, à la recherche d'un détail qui les ferait avancer dans leur enquête, je regarde ailleurs, incapable de répondre. Et ils s'énervent. Et je ne m'énerve pas. De toute façon, je n'en ai pas la force.

Les reflets d'un gyrophare illuminent l'un des posters au mur : «Protéger, le plus beau des métiers.» Si protéger est un métier, je préfère être père que flic. Le bleu des sirènes me fait tourner la tête, jusqu'à la nausée. Calme-toi. Respire lentement. Pense à Joëlle : «Bal! Bal! Bal!» Pense à Joëlle. Rappelle-toi sa voix tendre, ses yeux attirés par la lumière des gyrophares. «Bal! Bal! Bal!» elle répéterait, car ce bleu qui scintille lui rappelle les grandes et belles fêtes organisées par le foyer. Je la vois danser, là, dans ma tête, avec ses amis, les pensionnaires du centre. Je vois les belles robes qu'elle choisit avec soin. «Bal!», *oui*, je te prends au mot et nous irons danser. Nous retrouverons l'euphorie, hein, je crois que c'est ça, de l'euphorie : l'euphorie de la fête.

Je me suis d'ailleurs souvent demandé, et je m'inquiète encore de ça, toujours, je ne sais pas, je doute, peut-être, *oui*, je me demande souvent si... si elle n'était pas plus heureuse loin de moi. C'est peut-être con, hein, mais au foyer, les éducateurs me disaient : Joëlle mange bien, Joëlle fait de la couture, Joëlle décore sa chambre, Joëlle porte ses beaux bijoux, Joëlle se fait belle, Joëlle va au parc, Joëlle, Joëlle, toujours des choses positives. Puis avec moi... que dalle. Quand je lui rendais visite avant, une fois

par semaine, le week-end, je me souviens, j'avais essayé de faire ça, tenir cette cadence-là, nous passions l'après-midi ensemble, c'était difficile d'établir un contact avec moi. Moi : son père. Comme si, je ne sais pas, comme si elle était... comme si elle sentait tous les reproches que j'avais à me faire, tous les doutes, l'angoisse de l'avoir laissée là. Je n'ai peut-être pas eu réponse à tout, je ne prétends pas avoir l'uniforme du père parfait, mais je ne t'ai pas abandonnée, Joëlle, je t'ai protégée, ça *oui*. Et ça, je suis d'accord, je l'avoue sans difficulté : t'aimer reste le plus beau métier du monde.

Bal! Bal! Regarde-la danser. Profite du fait qu'elle danse encore, pour un peu. Mais le bal, ça **non**, le bal n'aura pas lieu ce soir et peut-être qu'elle l'a déjà compris aux larmes qui me coulent sur le visage. Les policiers ne remarquent rien, mais, elle, elle comprendrait la tristesse que j'ai à me retrouver là, dans ce commissariat sordide. Elle saurait... elle sait. Elle sait la honte que j'ai d'être ici. « Pas triste, papa. Pas triste. » Je l'entends essayer de me rassurer et je la trouve belle. Belle et forte, et courageuse, probablement plus que moi, maintenant, c'est certain. **Non**, ne regarde pas la... la plaie béante qui la défigure, ne regarde pas

le sang qui lui coule au bord des lèvres, les... éclats de métal qui se sont enfoncés dans ses joues, toutes les coupures qu'elle a partout... Allez, sèche tes larmes, regarde comme elle sourit. Papa n'est pas triste, je t'assure.

Mais l'autre, le flic, il me bouscule, il pense que je pense trop longtemps, alors il me dit :

— Bon, on ne va pas tourner trois heures autour du pot, monsieur, ça suffit pour moi. En attendant la consultation d'un psychologue, seulement si vous le voulez, mais croyez-moi, je vous le conseille, on va devoir vous placer en garde à vue. Peut-être que vous retrouverez la mémoire après un peu de repos et de réflexion. Croyez bien que c'est dans votre intérêt. Clarisse, raccompagne monsieur à sa cellule.

Il s'adresse à sa collègue. Elle s'appelle donc Clarisse, c'est un beau prénom Clarisse. L'autre, je ne sais pas. Et alors, Clarisse se lève et sort avec moi du bureau.

Les couloirs du commissariat ressemblent à un labyrinthe, un vrai, dans lequel je me laisse guider. Je me fais peu à peu à l'idée que s'y trouverait ma place. On dit que l'Homme s'adapte à tout. Alors, je m'adapterai.

Lorsque Clarisse ouvre la porte de ma cellule pour me faire entrer, je dis merci. Je suis poli.

Peut-être qu'elle apprécie les gens polis? Je m'adapte déjà. Le verrou de la porte s'enclenche derrière moi.

Là, des murs gris, une minuscule fenêtre à barreaux, quelques mètres carrés de béton, je trouve une netteté. Une propreté qui change de tout ce que j'ai pu connaître, et... je me dis qu'avant toute chose, tout ce dont j'ai besoin pour l'instant serait de faire, dans ma vie et dans ma tête, un peu de rangement. De prendre les choses les unes après les autres, de... de réfléchir comme le dit l'agent de police. Je ne peux pas rester vague. Je dois me souvenir. Innocent ou coupable, je dois savoir. Alors du plus profond que je puisse aller, je trouverai tout au fond de l'obscurité une réponse à la question, de manière claire, limpide : *Oui*, je sais.